

Chapitre III

PASSER DU CALCUL À LA LUMIÈRE

Reprise introductive

Nous avons vu, la dernière fois, que nous n'avions pas à nous préoccuper de vouloir faire des choses pour Dieu. Retrouver l'attitude du petit enfant qui fait les choses que ses parents lui demandent sans prétendre rien pouvoir faire. Il est trop petit, de toute façon, pour pouvoir juger de la valeur de ce qu'il fait. En réalité, si Dieu nous donne par la puissance de son Esprit de pouvoir faire du bien aux âmes, de pouvoir produire un fruit de lumière, c'est d'une manière qui dépasse et dépassera toujours ce que nous pouvons « concevoir ». Sa puissance agissant en nous est en effet « capable de faire bien au-delà, **infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons demander ou concevoir** » (cf. Ép 3, 20). Il est tout à fait illusoire de chercher à concevoir ce que Dieu pourrait faire aux âmes à travers notre action. L'âme humaine est une réalité trop délicate, le chemin du salut propre à chacun est quelque chose de trop mystérieux. « Car vos pensées ne sont pas mes pensées, et mes voies ne sont pas vos voies » (cf. Is 55, 8). Concrètement, cela signifie que nous n'avons même pas à vouloir faire du bien aux âmes, nous n'avons pas à vouloir les convertir, à vouloir les évangéliser, à vouloir les édifier... Nous n'avons pas à vouloir faire ce que Dieu seul peut faire.

Il est vrai qu'il peut, selon son bon plaisir, se servir de nous pour opérer son œuvre de salut, mais, précisément, pour être des instruments dociles entre ses mains, pour qu'il puisse nous utiliser librement selon « ses voies incompréhensibles » (cf. Rm 11, 33), il est nécessaire que nous renoncions d'abord à toute forme de « vouloir faire ». **Vouloir, en effet, c'est déjà, quelque part, prétendre pouvoir.** Quand on a conscience qu'on ne peut absolument pas réaliser quelque chose, on ne veut pas cette chose, on peut simplement la désirer, l'espérer. Dans l'ordre du salut, du bien des âmes, « **il n'est pas question de l'homme qui veut ou qui agit, mais de Dieu qui fait miséricorde** » (cf. Rm 9, 16). Que nous en ayons conscience ou non, dans notre vouloir convertir, éclairer, conseiller, guider quelqu'un pour le bien de son âme, il y a déjà une forme d'orgueil : « nous nous insinuons dans des merveilles et des grandeurs de trop pour nous » (cf. Ps 130, 1). Nous ne restons pas à notre place, celle d'humbles et pauvres serviteurs qui ne peuvent pas « savoir » d'eux-mêmes « ce que fait leur maître » (cf. Jn 15, 15).

Ainsi, notre intention est bonne, mais elle n'est pas pure. Elle ne peut pas l'être parce que dans cette prétention, cet orgueil, nous ne pouvons que nous rechercher nous-mêmes quelque part, rechercher une certaine image de nous-mêmes comme « capables

de ». Comme Jésus lui-même nous en avertit : « **Celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire** ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est véridique et il n'y a pas en lui d'imposture » (cf. Jn 7, 18). Si nous ne croyions pas pouvoir, nous ne pourrions pas vouloir. Et si nous n'acceptons pas de reconnaître notre impuissance, c'est parce que nous avons besoin de sentir notre puissance, besoin d'être confirmés dans notre valeur à travers nos œuvres, d'être rassurés sur nous-mêmes. Ce désir d'affirmation personnelle, cette secrète recherche de nous-mêmes, c'est cela qui rend notre intention, et donc notre action, impures alors même que nous pensons et voulons servir Dieu¹. Nous allons essayer de voir maintenant de quelle manière nous pouvons et devons exercer notre intelligence pour qu'elle puisse sortir du calcul et s'ouvrir à la lumière.

1. Sortir du calcul

Au niveau du développement de notre pensée, cela se traduit d'une manière simple : tant que nous sommes dans le « vouloir faire », nous sommes **dans le calcul**, dans la recherche du « comment faire pour arriver à », alors qu'en réalité le « comment » comme la fin de l'action sont « de trop » pour nous². « Ne cherche pas ce qui est trop difficile pour toi, **ne scrute pas ce qui est au-dessus de tes forces** » (cf. Si 3, 21). À l'intérieur de ce vouloir faire, nos pensées et les actions qui en découlent sont nécessairement vaines, à côté de la plaque, puisque nous imaginons une manière d'agir en fonction d'une fin qui reste elle-même inconcevable. « Quelles ténèbres ! » (cf. Mt 6, 23). Nos calculs humains ne sont jamais purs. Nous utilisons notre intelligence à l'inverse de ce que Dieu attend de nous. **Nous prétendons pouvoir, par nos raisonnements humains, penser des choses que Dieu seul peut nous faire voir**. Le serviteur ne sait pas ce que va faire son maître, ni comment il va le faire, à moins que celui-ci ne le lui révèle, le traitant non plus comme un pur instrument aveugle, mais comme un ami selon la parole du Christ : « Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous appelle amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (cf. Jn 15, 15). Nous ne pouvons devenir les amis de Dieu que si nous acceptons d'abord d'être ses serviteurs, nous ne pouvons être élevés jusqu'à « connaître la pensée » de notre Maître (cf. 1 Co 2, 16) que si nous commençons par nous abaisser. C'est ainsi que **la sagesse, « passant en des âmes saintes, en fait des amis de Dieu et des prophètes »** (Sg 7, 27).

¹ Par rapport à cette tentation du « vouloir faire », il nous faut savoir **transformer en espérance notre vouloir humain**. Passer du vouloir convertir ou changer quelqu'un à l'espérance de sa conversion, de son changement. L'espérance, c'est un désir du salut vécu dans l'humilité et la confiance en la miséricorde divine. L'espérance nous purifie de tout vouloir propre. L'espérance grandit dans la prière. Nous nous enfonçons dans la prière pour les personnes que nous aimerions voir changer. Nous purifions ainsi notre esprit des pensées humaines qui l'agitent. Nous n'avons rien à vouloir, ni à penser pour ces personnes, mais tout à espérer.

² Nous pouvons ainsi être tentés de calculer qu'en disant telle parole à telle personne, celle-ci va comprendre telle chose et, en conséquence, être amenée à changer sa conduite sur tel point. Nous sommes alors, en réalité, aussi adroits que des éléphants – aveugles de surcroît – dans un magasin de porcelaine.

« Mais lorsqu'on vous livrera, ne cherchez pas avec inquiétude comment parler ou que dire : **ce que vous aurez à dire vous sera donné sur le moment**, car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père qui parlera en vous » (Mt 10, 19-20). Au niveau de notre action concrète, nous faisons du bien aux âmes en « témoignant », en leur rendant le service de la vérité, celle que Dieu nous donne de voir sans que nous puissions comprendre de nous-mêmes de quelle manière il se servira de ce témoignage. C'est alors la lumière divine qui passe à travers nous, à travers ce que nous sommes, faisons et disons pour rejoindre le secret du cœur de l'autre, là où Dieu seul peut parler. Quelle est la difficulté, quelle est l'épreuve pour nous ? C'est que cette lumière est donnée « sur le moment », pas avant. Elle est donnée au moment où nous avons à poser l'action. Nous pouvons, certes, sentir en nous des inspirations bien avant d'avoir à passer à l'action, mais la lumière précise nous permettant d'agir ne nous sera jamais donnée que « sur le moment ». **La difficulté est de savoir « attendre en silence »** (cf. Lm 3, 26), d'accepter de dépendre de l'Esprit de Vérité sans céder à la tentation de nous fabriquer une lumière artificielle en nous perdant dans nos raisonnements et nos calculs humains. Agir, c'est faire la vérité comme nous l'avons vu précédemment. **Nous n'avons à agir que selon la vérité qui nous est donnée de voir** sans rien rajouter de nous-mêmes. Nous nous tenons ainsi devant Dieu comme des « serviteurs inutiles » qui « ne font que leur devoir » (cf. Lc 17, 10). Comme serviteurs, **nous nous en tenons à notre devoir**, et notre devoir, c'est de faire la vérité, c'est faire ce que nous voyons à faire, avec les yeux de notre cœur, dans le moment présent.

2. Choisir la voie de la fidélité à la justice

« On t'a fait savoir, homme, ce qui est bien, **ce que le Seigneur réclame de toi : rien d'autre que de pratiquer la justice, d'aimer la miséricorde et de marcher humblement avec ton Dieu** » (Mi 6, 8). Nous pouvons vouloir « faire ce qui est bien », « pratiquer la justice » sans « vouloir faire du bien aux âmes ». Nous restons à notre place en recherchant d'abord ce qu'il est vraiment juste de faire sans laisser le désir d'efficacité prendre le dessus. Nous nous laissons guider d'abord par les exigences de la justice. Nous gardons d'abord les commandements de notre maître puisque « ce qui compte, c'est de garder les commandements de Dieu » (cf. 1 Co 7, 19). Au niveau de l'usage de notre intelligence, cela signifie « poursuivre la justice » (cf. 2 Tm 2, 22), « rechercher d'abord la justice du Royaume » (cf. Mt 6, 33) au sens où nous devons d'abord avoir le souci de discerner ce qui est juste. **Non pas : « Que faire pour arriver à ceci ou cela ? » mais : « Qu'est-ce qu'il est juste de faire ? À quel devoir dois-je me tenir présentement ? »** Pour cela, nous nous laissons éclairer par la Parole que Dieu nous a donnée, pour, qu'en l'écoutant, nous puissions voir ce qui est conforme à la justice. Nous en avons la capacité grâce à notre conscience³ qui nous permet précisément de discerner, de penser ce qui est juste selon

³ Par le don de la conscience, nous avons reçu de Dieu la capacité de discerner ce qu'il faut faire selon la loi divine. Nous pouvons voir ce qui est conforme ou non aux commandements de Dieu. Le

la loi divine. Nous devons poursuivre ainsi ce qui est juste sans laisser notre pensée dévier dans la préoccupation de « faire du bien aux âmes ». Autrement dit, pour ce qui est du chemin qui va nous permettre de penser et d'agir dans la lumière, **c'est le souci de la justice qui doit nous guider dans notre manière d'envisager notre action, c'est lui qui nous préserve du souci de « faire ».**

Cela ne signifie pas que nous puissions trouver par nous-mêmes, par le seul jugement moral de notre conscience, l'attitude, l'action parfaitement juste, ajustée au désir de Dieu. L'Écriture ne dit-elle pas : « **Et ta volonté, qui l'a connue, sans que tu aies donné la Sagesse et envoyé d'en haut ton Esprit Saint ?** Ainsi ont été rendus droits les sentiers de ceux qui sont sur la terre, ainsi les hommes ont été instruits de ce qui te plaît et, par la Sagesse, ont été sauvés » (cf. Sg 9, 17-18). Nous ne pouvons connaître les « voies incompréhensibles » de Dieu (cf. Rm 11, 33) qu'en participant à sa Sagesse. Cela ne signifie pas qu'au niveau de l'exercice de notre intelligence, nous devons rester passifs dans l'attente de la lumière d'en haut. Il dépend de nous, en effet, de « garder les commandements », de nous laisser éclairer par eux, même si nous savons qu'à elle seule, cette stricte fidélité aux commandements ne suffit pas. Nous devrions pouvoir dire, en toutes circonstances, comme le psalmiste : « Détourne-moi de la voie du mensonge, fais-moi la grâce de ta loi. **J'ai choisi la voie de la fidélité, je m'ajuste à tes décisions. Je me tiens collé à tes exigences (...)** » (cf. Ps 118 (119), 29-31).

Au fond, nous tenir collés aux exigences de Dieu est la manière concrète dont nous devons **vivre, au niveau de notre pensée, la pureté d'intention** qui nous fait ne désirer rien d'autre que le parfait accomplissement de la volonté divine sur nous. Nous savons, en effet, que ce parfait accomplissement de sa volonté ne peut que passer par l'observation de ses commandements, même si cette observation des commandements peut sembler, à vue humaine, en contradiction avec le souci d'efficacité. « Ainsi fait celui qui craint le Seigneur ; **celui qui se saisit de la loi reçoit la sagesse** » (Si 15, 1). Se saisir de la loi, c'est « **engager nos pieds dans les entraves** » de la sagesse et « notre cou dans son collier », c'est « présenter notre épaule à son fardeau » sans « être impatient de ses liens » (cf. Si 6, 24-25) : « Car à la fin tu trouveras en elle le repos et pour toi elle se changera en joie. Ses entraves te deviendront une puissante protection, ses colliers une parure précieuse » (Si 6, 28-29). Si nous sentons en nous le désir d'outrepasser la loi morale pour pouvoir « faire du bien » selon nos calculs, c'est que notre intention n'est pas pure, nous avons perdu le sens : « La discipline pour l'insensé, ce sont des entraves à ses pieds et des menottes à sa main droite » (Si 21, 19) alors que « pour l'homme sensé la discipline est un bijou d'or, un bracelet à son bras droit » (Si 21, 21).

Créateur a, en effet, donné à tout homme « la connaissance du bien et du mal » (cf. Si 17, 7) en « inscrivant sa loi dans leur cœur » (cf. Rm 2, 15).

3. Compter sur la lumière de l'amour

Au niveau du discernement de ce qui correspond parfaitement à la volonté divine, le reste (qui est de l'ordre de la sagesse) est ainsi donné « par surcroît » du moment que nous nous faisons « esclaves de l'obéissance pour la justice » (cf. Rm 6, 16) dans nos pensées. Plus précisément, il est donné dans l'amour : « **Que votre charité abonde en vraie connaissance et en toute clairvoyance afin de discerner ce qui est le plus excellent** pour que vous soyez purs et irréprochables pour le Jour du Christ, **dans la pleine maturité de ce fruit de justice** que nous portons par Jésus Christ, pour la gloire et louange de Dieu » (cf. Ph 1, 9-11). Ainsi donc, sans la lumière de la charité divine, notre action ne sera jamais parfaitement ajustée au désir de Dieu. C'est la raison pour laquelle il nous faut, en même temps que « poursuivre la justice », « aimer la miséricorde », c'est-à-dire « rechercher la charité » (cf. 1 Co 14, 1). Cet « amour de la miséricorde », cette « recherche de la charité »⁴ nous obtient la grâce d'aimer effectivement nos frères, et cet amour divin nous dispose ultimement à la lumière divine comme nous l'avons vu précédemment : « **Celui qui aime son frère demeure dans la lumière et il n'y a en lui aucune occasion de chute** » (cf. 1 Jn 2, 1).

Nous pouvons ainsi « marcher humblement avec notre Dieu » en nous tenant à ce qui dépend de nous : purifier l'intention de notre cœur, poursuivre la justice et la charité sans « nous insinuer dans des grandeurs et des merveilles de trop pour nous ». Cet effort d'ajustement à la volonté divine dans l'amour doit être constant : **le souci de l'attitude juste, de la parole juste, de l'action juste sur le moment**. Dieu désire nous conduire ainsi pas à pas sans que nous puissions voir l'œuvre divine qu'il réalise au travers de ce que nous faisons. Il y a certes des moments où nous nous sentons plus inspirés, où Dieu nous donne de témoigner d'une manière explicite de Lui, mais en fait c'est « notre corps tout entier » qui peut être « lumineux » (cf. Mt 6, 22) si nous tâchons de « lui plaire en tout » (cf. Col 1, 10). Tout est important, tout mérite d'être fait avec justesse. Ce n'est pas à nous de juger de l'efficacité divine de nos actions⁵.

⁴ Cet amour, cette recherche n'est rien d'autre finalement que le mouvement de l'espérance qui nous fait désirer par-dessus tout le Royaume de Dieu.

⁵ Chez ceux qui ont purifié leur cœur, selon les expressions du Père de Caussade : « **Tout est efficace, tout prêche, tout est apostolique. (...) Dieu donne à leur silence, à leur repos, à leur oubli, à leur détachement, à leurs paroles, à leurs gestes, une certaine vertu qui opère à leur insu dans les âmes (...)** » (*L'abandon à la Providence divine*, chap. II, p. 30).